



Festival de CANNES

La représentation renouvelée de Vichy

Swann Arlaud incarne sans panache, c'est-à-dire excellemment, un ingénieur qui rejoint le maréchal Pétain

NOTRE SALUT
SÉLECTION OFFICIELLE
En compétition

Tandis que la fin de la compétition approche, un titre, certainement moins attendu que d'autres, s'impose : *Notre salut*, d'Emmanuel Marre. A la fois inventif et conséquent, il se révèle surprenant sur le sujet, pourtant rebattu, de la seconde guerre mondiale. Très présent à Cannes cette année, où il se dissémine dans diverses sections, le motif aura déjà occupé deux films de la compétition, avec *Fatherland*, de Pawel Pawlikowski, et *Moulin*, de Laszlo Nemes.

Notre salut, d'une électricité toute particulière, est signé par un réalisateur de 45 ans qui, selon toute apparence, prend son temps. On ne lui compte à ce jour qu'un seul long-métrage, coréalisé avec Julie Lecoustre, *Rien à foutre* (2022), chronique hyperréaliste de l'ubérisation du monde à travers la vie d'une hôtesse de l'air (Adèle Exarchopoulos) essorée par les compagnies low cost.

A priori, c'est à un complet changement de régime que se livre Emmanuel Marre en passant, dans ce deuxième long-métrage, à l'ascension d'un ingénieur rongé par l'ambition dans le gouvernement de Vichy. En vérité, les deux films se tiennent. La question de la réification de l'homme y tient une place centrale. Il nous en montrait une victime plus ou moins consentante dans *Rien à*

foutre, il en expose un rouage enthousiaste dans *Notre salut*.

Ce rouage a un nom, Henri Marre. Swann Arlaud l'incarne sans panache, c'est-à-dire excellemment, terne silhouette à l'affût d'une reconnaissance qu'on croirait sortie d'un roman d'Emmanuel Bove (1898-1945). On est en 1940, la défaite est consommée, l'armistice signé, la France coupée en deux zones. Les heures grises commencent.

Ferveur maréchaliste

En zone dite « libre », à Vichy, dans l'improvisation de la débâcle, dans la fébrilité d'une identité nationale qui se donne l'illusion de renaitre sur des valeurs ultraractionnaires et collaborationnistes, le gouvernement du maréchal Pétain, dans ce qui n'est plus désormais une République, s'organise. Dans le confort provincial de la ville thermale, couloirs de ministères et halls d'hôtel bruissent des rumeurs et des espoirs colportés par de jeunes fonctionnaires ambitieux, et plus généralement par tous les convertis à la « révolution nationale » prônée par un maréchal octogénaire.

Marre est de ceux-là. Teintant de ferveur maréchaliste le fatalisme qui semble le ronger, il cherche surtout à se placer. Ecrivain d'un récent ouvrage publié à compte d'auteur que personne n'a lu (*Notre salut*, justement), se trouvant dans une situation financière visiblement tendue, il erre par les couloirs et les jardins, en fait la publicité à toute occasion, et se

présente comme un des pionniers de ce qu'on n'appelle pas encore le « management ».

Doté d'un casier judiciaire pour on ne sait quel fait, il décroche de justesse une place au ministère du travail. Encore est-ce grâce au petit service rendu à un cacique du gouvernement. Ce dernier est interprété – et ce n'est pas un hasard – par Emmanuel Salinger, lui qui fut ce parfait héros hanté par les remugles de la guerre dans *La Sentinelle* (1992), d'Arnaud Desplechin.

L'histoire de *Notre salut* tient dans la contiguïté entre l'optimisation des procédures administratives et économiques d'Henri Marre – il s'agit notamment de « remettre l'entrepreneur au centre » – et l'abjection dans laquelle sombre rapidement la politique de Vichy. A l'heure où il faut signer des bons de carburant pour faire rouler des camions déportant des juifs – imparable moment de démonstration pratique et morale du film –, le protocole technocratique, dissociatif et dés-humanisant, est bien utile à l'équilibre mental d'Henri Marre. Son aveuglement volontaire est, par surcroît, tout du long accusé, sur le plan intime, par la très belle et très cruelle correspondance qu'il échange avec sa femme.

On est frappé, par ailleurs, par la similitude qui existe entre le Jean Luchaire récemment mis en scène par Xavier Giannoli dans *Les Rayons et les ombres* et le anti-héros d'Emmanuel Marre. Les deux hommes croient chacun en une idée avant de céder, sur le terreau

de l'Occupation, à leur arrivisme. Jusqu'à l'ignominie.

Ces films se distinguent radicalement par leur mise en scène. Là où le premier joue la carte classique et grand teint de la reconstitution, le second aspire littéralement l'Occupation dans la perception d'un monde dont nous serions les contemporains. Filmage de type documentaire, lumières projetées qui éblouissent les personnages tels des lapins pris dans les phares de la collaboration, fatigue touchante de certaines scènes intimes, phrasé déphasé (on y parle comme aujourd'hui), soirée pop chez le préfet, musiques anachroniques (*Live is Life*, d'Opus, *Popcorn*, de Hot Butter)...

Ce geste témoigne d'une véritable audace plutôt que d'un maniérisme de mauvais aloi. Il fait de *Notre salut* un long-métrage

qui renouvelle, sans doute comme aucun autre avant lui, les codes de représentation de cette époque, et, partant, la perception qui lui est associée.

Plus qu'une impression, une vision en émane, qui nous engage. Car c'est bien aujourd'hui, plus qu'hier, qui est visé par le film, dans un temps où l'on s'interroge sur ce qui revient politiquement dans notre présent d'un passé qu'on croyait révolu.

Il aura fallu beaucoup de finesse, d'intuition et de courage à Emmanuel Marre pour tenter et réussir ce grand saut. Il faut dire que cette histoire fut sienne avant que nous puissions la faire nôtre, puisqu'il est l'arrière-petit-fils d'Henri Marre et que la correspondance qu'il nous fait entendre dans son film est celle qu'échangent ses aïeux. Voilà qui, à tous

égards, force le respect. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français, belge d'Emmanuel Marre. Avec Swann Arlaud, Sandrine Blancke, Mathieu Perotto, Harpo Guit. Sortie le 30 septembre.

« Notre salut » aspire l'Occupation dans la perception d'un monde dont nous serions les contemporains



Swann Arlaud, dans « Notre salut », d'Emmanuel Marre. KIDAM & MICHIGAN FILMS/CONDOR DISTRIBUTION